Je crois que dans un environnement de maintien de la paix, je me sens comme un enfant dans un magasin de bonbons parce que pour moi c'est facile d’interagir avec les autres nations.

Je suis le major Samson Young. Je travaille présentement avec le MPC, Military Personnel Command, ici, sur le campus Carling à Ottawa. J’ai grandi au Laos, jusqu’à ce que j’aie 16 ans. Nous sommes ensuite devenus des réfugiés en Thaïlande pendant deux ans et demi. Ensuite, nous avons été acceptés comme réfugiés au Canada en 1980. Nous nous sommes installés à Ottawa en 1980.

En tant que garçon grandissant au Laos, tu vois toujours beaucoup de soldats, parce que là-bas, des soldats qui se promènent avec des armes, c’est la norme parce que le pays était au sein d’une guerre civile. Pas besoin de dire qu’ils ne veulent pas voir leur fils, qui a quitté le pays, s’engager au sein d’un organisme auquel ils ne font pas confiance. J’ai dû faire beaucoup de recherche convaincante puis leur dire que les Forces armées canadiennes ne sont pas comme ça. Nous obéissons à la loi, donc il n’y a pas d’abus de pouvoir et d’autorité.

Ça m’a pris beaucoup de temps pour les convaincre. Mes amis ainsi que les membres de ma famille [me soutenaient]; tous mes amis sauf un, qui disait que je faisais une erreur.

C’est mon jeton de lorsque j’ai complété mon entraînement de base à Chilliwack [en 1990[. J’étais le 1 128e étudiant de cette école. J’avais fait de la recherche au sujet de l’entraînement de base parce que c’est complètement différent de la vie civile. Les gens me disaient : « Ne sois pas surpris s’ils te réveillent en plein milieu de la nuit et te font courir 5km pour aucune raison ». Par chance, cela ne s’est pas produit.

Le premier jour où nous sommes arrivés à Chilliwack, nous étions à peu près 80 personnes dans la même pièce. Certains avaient des cheveux longs, d’autres étaient des civils normaux, et nous parlions entre nous. Le sergent-major est entré dans la pièce avec son mesure-pas, a cogné très fort sur la table et a dit, pardonnez mon langage : « Fermez-la! ». Nous nous sommes tus et il a dit : « Je veux que vous sachiez que dans cette pièce, il n’y a pas de francophones, d’anglophones, d’Asiatiques, de Noirs… vous êtes des soldats canadiens. Un seul commentaire au sujet de vos collègues et vous aurez affaire à moi ». C’était un choc culturel. Tu manges quand c’est le temps de manger, le temps de dormir, et tu marches d’une certaine façon. Ça fait partie de l’entraînement.

Mon déploiement en Bosnie était nommé un LOT, équipe de liaison et d’observation. Ma rotation était une rotation 3, en gros notre travail consistait à être les yeux et les oreilles du commandant. On prend le pouls de la population. On doit amasser et diffuser de l’information ouvertement afin qu’elle sache ce que nous faisons. Nous devions aussi être présents auprès des autorités locales comme la police et l’armée. Lorsqu’elles faisaient certaines de leurs tâches quotidiennes, nous devions leur fournir du soutien.

Le processus précédant mon dévoilement a été de suivre un cours formel à Kingston au PSTC, le Centre de formation pour le soutien de la paix. Ils ont fait venir un Canadien-Bosnien pour nous donner le contexte culturel, les choses à faire ou à ne pas faire, ce à quoi s’attendre afin de ne pas vivre de choc culturel une fois là-bas.

Donc, nous connaissons cette partie de leur culture, ce qu’ils font, ce qu’ils ont fait. Par exemple, si vous allez à une rencontre, lorsque vous arrivez sur les lieux, vous dites : « OK. Planifiez des rencontres ici et là ». Et ils disent : « Non, une rencontre le matin et une rencontre l’après-midi, c’est assez. C’est vraiment assez ». J’ai dit : « Pourquoi? Ce n’est que 15 minutes ». Oui, mais avant de rentrer dans le cœur de la rencontre, on parle pendant une demi-heure, des banalités. Ils te demandent comment va ta famille, comment tu vas, pourquoi tu t’es enrôlé, pourquoi tu es venu en Bosnie. Il faut passer à travers ces banalités parce que c’est leur culture. La rencontre peut durer une heure et demie, mais tu ne parles de ce qui importe vraiment que pour 15 minutes.

Ceci est une des églises, j’ai une photo de ça. Il n’y a pas seulement l’église qui est criblée de balles, mais aussi la mosquée, l’église orthodoxe et l’église catholique. Personne n’est innocent. Toutes les parties sont coupables d’avoir infligé des atrocités aux autres.

De temps en temps, je ramassais des armes auprès de la population locale et procédais à une destruction. Quelle est la meilleure façon de détruire une arme? Écrase-la avec un tank.

J’ai vu beaucoup de pauvreté créée par la guerre. Je suis allé dans certains villages où j’ai vu que les maisons abandonnées étaient criblées de balles. Certains de ces villages étaient complètement abandonnés, il ne restait plus personne. Dans certaines villes où nous allions, le taux de chômage était de 98%. Certaines villes étaient mieux que d’autres parce que ses habitants avaient de la famille qui avait quitté le pays durant la guerre et qui vivait maintenant en Europe et elle leur envoyait de l’argent pour les aider. Les familles qui avaient moins de chance étaient donc beaucoup plus pauvres.

C'est une de mes photos préférées de la Bosnie. Ces enfants étaient différents de leurs parents, qui avaient appris à parler le russe, et ils parlaient tous anglais. Chaque fois qu’ils voient un étranger, ils sont avides de pratiquer leur anglais. Je crois que mon éducation multilingue et multiculturelle a contribué à ma capacité d’éprouver de l’empathie envers les gens. De plus, j’étais moi-même un réfugié, je peux les comprendre.

Je me rappelle que tout juste après mon arrivée en Bosnie, l’une des interprètes m’a dit, très frustrée : « Que savez-vous de nous? Vous venez ici pour six mois puis vous repartez. Un nouveau gars va venir et répéter la même histoire encore une fois. Que savez-vous à propos de nous? » J’ai dit : « Et bien, tout d’abord, j’étais aussi un réfugié ». Elle s'est immédiatement excusée : « Je suis désolée, je ne savais pas ». Dès ce moment, notre relation s’est construite là-dessus. Voici quelqu'un qui a vécu la même chose que nous. Nous sommes toujours amis aujourd’hui. Elle habite désormais aux États-Unis.

Puisque le Congo est situé au centre de l’Afrique et entouré par neuf autres nations, si le Congo se déstabilise, ses conflits pourraient déborder dans les pays avoisinants, ne causant pas seulement des problèmes en Afrique, mais aussi au niveau international. C’est pourquoi un Congo stable et prospère est bon pour tout le monde. MONUSCO en français signifie: Mission de l’Organisation des Nations unies pour la stabilisation en République démocratique du Congo. La stabilisation du Congo a demandé à l’époque la participation d’approximativement 58 nations avec plus de 20 000 civils et militaires. C’était, et c’est toujours, la plus grosse opération de l’ONU dans le monde.

Le DDRRR existe parce qu’ils comprennent que si un soldat se joint à un groupe armé, qu’il se fatigue du combat, rend les armes et est renvoyé chez lui sans aucun emploi, il y a de fortes chances qu’il va se joindre au groupe de nouveau. Le DDRRR est donc là pour leur fournir des compétences et pour les former. Ils apprennent une compétence comme la menuiserie, la soudure, ou quoi que ce soit d’autre. Puis ils sont renvoyés chez eux, là où ils ont désormais des habiletés pour mieux se vendre. Les chances qu’ils retournent chez eux et se joignent au groupe armé de nouveau sont diminuées.

À chaque camp de l’ONU que nous avons pour les ex-combattants, ils veulent rendre leurs armes.

Mon travail, dans mon équipe, était de m’assurer que le camp était conforme aux normes, qu’il possède des lits, de l’eau, de la nourriture, des médicaments au cas où ces hommes y viennent. La période de préparation au déploiement pour le Congo est similaire, mais il faut aussi prendre en compte la possibilité de devoir négocier avec un chef de guerre. Nous avions des jeux de rôle avec des officiers qui avaient été là auparavant. Ils venaient pour jouer le rôle du chef de guerre. Par exemple : « J’aime ta montre », ou quelque chose du genre. Comment es-tu censé réagir à ça? Devrais-tu lui donner ta montre? Il se peut qu’il n’y ait pas de négociation, il te gardera peut-être en otage. Mais en lui donnant ta montre, tu établiras peut-être un précédent, et il va demander la même chose au prochain gars. C’est très très difficile.

Le PSTC, le Centre de formation pour le soutien de la paix, a donc amené un Canadien-Congolais pour nous expliquer le contexte culturel de ce que seraient les Congolais lors de notre présence là afin de ne pas subir de choc culturel. Nous avons quitté le Canada au mois de mars, alors qu’il faisait -10 [degré Celsius] à Ottawa. Lorsque nous sommes arrivés à Kinshasa, la capitale, il faisait 38 degrés Celsius. La différence était presque de 50 degrés. Donc naturellement, je ne pouvais pas travailler durant la première semaine parce qu’il faisait trop chaud.

J’ai ensuite volé à bord de l'avion de l’ONU jusqu’à l’extrémité est, près de la frontière du Rwanda, dans une ville nommée Goma. Par chance, Goma était peut-être à une altitude plus élevée. Durant la journée, la température était dans la basse vingtaine, et le soir entre 15 et 19 degrés, très confortable. Durant mes six mois là-bas, je crois que j’ai vu moins de dix moustiques, c’était bien! Ce qui m’a frappé à Goma est le niveau de pauvreté. Goma est extrêmement pauvre. En générale, un Congolais gagne un dollar américain par jour, et ce en effectuant un travail déchirant.

Lorsqu’un soldat se rend sur la ligne du front, la famille s’y rend avec lui. La femme et les enfants, et je n’avais jamais vu ça. Lorsque le soldat part au front, il amène toute sa famille. J’ai vu un camion rempli de soldats passer, et les camions suivants étaient remplis des femmes et des enfants qui se dirigeaient au front.

En 2012/2013, nous avons rapatrié 4 000 personnes, des soldats et leurs familles – leurs femmes et leurs enfants. Il pouvait s’agir d’un soldat et de trois, quatre ou cinq enfants, et une femme.

Mes rencontres avec les Congolais civils ont été très très positives. Mon partenaire, qui était Britannique, et moi, allions à l’orphelinat local, qui était nommé World Orphan Kids, donc W-O-K. Ces enfants sont âgés de 5 à 13 ans. Leurs parents ont été tués durant la guerre. Il y en a à peu près 180, de 5 à 13 ans. Ils mangent, dorment et jouent dans trois cabanes qui ont la taille d’un salon normal au Canada, et à peu près deux terrains de basketball, avec deux toilettes extérieures. Lorsque tu entres, tu vois des enfants si pauvres que tu veux simplement les aider. Je ramassais de l’argent auprès de mes collègues et j’achetais des bonbons pour les enfants. Et aussi de la nourriture. De la nourriture de base comme de la farine de maïs, du sel, du sucre et du charbon pour qu’ils puissent cuisiner, parce qu’ils n’avaient pas d’électricité.

Le Congo était auparavant une colonie de la Belgique. Tintin est de la Belgique, et il est donc très connu au Congo. Mes collègues avaient des figurines de Tintin dans différents uniformes. J’ai réalisé qu’il n’y avait pas d’uniforme canadien. J’ai donc envoyé l’uniforme que je portais afin d’en faire faire un. C’était le premier et le seul Tintin dans un uniforme de combat canadien. Lorsque je suis revenu, tous mes collègues en voulaient un. Ce n’est donc plus le seul mais il restera le premier.